

J'avais donné jusqu'alors un sens exceptionnellement haut et digne à ma vie. Je m'étais mis au service du verbe comme d'autres se mettent au service de Dieu. C'était là ma noblesse, mon idéal qui sous-tendait la moindre de mes actions, le plus petit événement, et m'avait permis pendant dix, trente, quarante ans, de passer l'une après l'autre les épreuves que l'existence ne manque jamais de proposer à un homme.

Certes, je chutais, mais à chaque fois le service, cette si grave et si profonde destinée que je m'étais assignée, me relevait d'entre les morts. La maladie, le désespoir, la mélancolie, les incessants tracassés financiers, l'isolement, toutes mes difficultés, finalement, se courbaient face à la puissance de cet idéal que j'avais fait mien : la littérature. Aucun démon ne pourrait me résister, pensais-je, car je créais une œuvre. Et quand bien même celle-ci ne serait-elle pas reconnue de mon vivant, mes livres braveront le temps, et sauraient ici ou là, à l'avenir, s'inscrire dans le monde et faire sens pour autrui. Je tenais là un idéal qu'aucune force, semblait-il, ne pouvait détruire.

Or, au tournant de ma vie, alors que, justement, l'œuvre commençait à se construire derrière moi, si j'en croyais la somme des livres que j'avais écrits, une fissure vint s'immiscer de façon si sournoise dans mon esprit que je ne fus pas à même d'en saisir l'avancée. Lorsque je pris conscience du désastre, la fissure était déjà une faille qui progressivement deviendrait gouffre. Comment avait-elle pu se propager ainsi à mon insu, et presque sous mes yeux, pourrais-je dire, sans que rien en moi n'en fut alerté ? Sans doute en raison de la force même de mon idéal qui, à la manière d'un bouclier puissant, m'avait protégé en même temps qu'aveuglé.

Et voilà que telle une implacable colonie de termites, la fissure avait attaqué la structure même de mon être, ses fondements, le soutènement moral de mon âme, au point d'en ruiner l'édifice que je voyais désormais tomber chaque jour en poussière. L'œuvre, en qui j'avais placé mon redoutable et puissant idéal, avait perdu son pouvoir d'étayer ma vie.

Quand, jadis, les mondanités du siècle s'étaient dévoilées dans toute leur vanité, la littérature avait surgi comme une porte de sortie presque absolue sur laquelle j'avais pu sans cesse compter : là où l'amour avait échoué à me combler, autant que les enfants, l'alcool, le sexe, et Dieu même, la littérature s'était aussitôt présentée pour me soutenir, et ainsi, d'une chute à l'autre, d'un échec à un autre, je m'étais toujours redressé, m'appuyant sur cette conviction si profonde qu'au-delà de ma personne une œuvre se faisait, qui, passant à travers moi, ne manquerait pas de soutenir les générations à venir. Et ainsi, le caractère absolu de ma vie trouvait à s'y nourrir. Tout le reste me